

Les Âmes troublées

Roman

Françoise Pawlotsky

Françoise Pawlotsky

Les Âmes troublées

© Françoise Pawlotsky, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-8666-0

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Si vous voulez étudier un homme, ne faites pas attention à la façon dont il se tait, ou dont il parle, ou dont il pleure, ou même dont il est ému par les nobles idées. Regardez-le plutôt quand il rit. » DOSTOÏEVSKI

« On a tant abusé du regard dans les romans d'amour qu'on a fini par le déconsidérer. C'est à peine si l'on ose dire maintenant que deux êtres se sont aimés parce qu'ils se sont regardés. C'est pourtant comme cela que l'on s'aime et uniquement comme cela. Le reste n'est que le reste, et vient après. Rien n'est plus réel que ces grandes secousses que deux âmes se donnent en échangeant cette étincelle. » VICTOR HUGO

L'ANNONCE DES DJINNS

Maroc 1950

La marmaille crie dans les rues poussiéreuses alors que le vent s'engouffre dans les ruelles imprécises. Les palais délabrés ont perdu de leur splendeur. Les maisons en terre cuite protègent les secrets inavoués. La ville semble endormie. Les étals et les épices enivrent l'étranger de Taza.

Le soir, à la tombée de la nuit, les vieilles femmes au visage caché dévoilent aux enfants l'annonce des djinns. Elles sont venues le matin s'approvisionner au marché berbère et repartiront le lendemain vers des villages perdus du djebel Tazzeda, chargées des merveilles de la ville.

— Un enfant nâtra, les djinns l'ont annoncé, les djinns ne se trompent jamais. Il portera le nom du prophète et il faudra le reconnaître, murmure une première femme.

— Il aura la couleur de votre peau. Le sang de vos ancêtres coulera dans ses veines, ajoute une autre, et seuls ceux qui savent voir au-delà des apparences

reconnaîtront sa différence. Sa vision des choses, sa perception du monde sera autre. Il ira comme vous, parmi vous, sur les bancs de l'école. Dès ses premières années, il comprendra plus vite, trop vite sans doute pour son esprit fragile. Dès son plus jeune âge, les méandres de ses pensées l'emmèneront vers les limites de la connaissance, et l'univers de l'amour et des sens lui sera, à jamais, un danger indéfinissable.

— Et quelle importance cela aura pour nous, rétorque un adolescent prénommé Khalil, il ne deviendra pas un nouveau prophète !

— Tu n'es pas pubère et le lait coule encore de tes narines, l'arrogance ne te sera d'aucune utilité, raille une des femmes de l'assemblée.

— Les djinns savent l'importance de ceux que le destin a créés différents. Tu parles alors que la vie n'est pour toi qu'un mystère, ajoute la femme cachée, au phrasé ferme et énergique des conteuses.

— De la connaissance naît l'abîme, du savoir naît la peur, la peur de soi, la peur des autres. Il vous faudra le reconnaître, il vous faudra le protéger, car sans vous il ne saura grandir, murmure une troisième.

— Ce sont des sornettes de vieilles femmes, répond le jeune garçon, heurté dans son identité fragile, laissez-les, ne les écoutez pas, venez avec moi sur la grande place.

Ses paroles s'adressent à la troupe d'enfants qu'il domine de quelques années.

Il est leur chef. Il en a l'autorité naturelle.

Les jeunes garçons et une fillette perdue, plus jeune et plus fragile, lancent vers le jeune homme un regard hésitant. Ils ont l'âge des contes et des récits, l'âge avant l'écriture, six ans, sept ans à peine. Leurs parents n'ont plus la patience de leur accorder les heures d'un temps précieux consacré aux charges d'un quotidien précaire.

Les femmes conteuses sont rassurantes. Elles dissimulent, derrière des robes amples, les rondeurs de plusieurs maternités. Elles dégagent une odeur ambiguë de sueur, de galettes grillées au feu de bois et les effluves d'un parfum déposé hâtivement le matin. Elles semblent prêtes à les porter un instant loin d'un univers que les enfants n'ont pas choisi, à leur faire oublier les remontrances qui ne manqueront pas de leur être octroyées, à une heure incertaine, lorsqu'ils auront enfin le courage de rentrer chez eux oublier les cris, les chapardages et leur course perpétuelle vers une innocence qui leur échappe.

Les enfants devront bientôt déchiffrer les signes du tableau noir. Ils devront accepter de quitter le monde du rêve. Les djinns et les contes ne leur appartiendront plus. Ils devront appréhender la réalité du monde, étudier la lecture et l'écriture, quitter le monde des songes.

Le soleil se couche et illumine le ciel de ses rayons orangés qui précèdent le crépuscule d'une contrée à l'orée du Sahara. L'air a fraîchi, le temps est suspendu à l'obscurité naissante. Les enfants attendent la prédiction des djinns,

une lueur de liberté et de rêve, dont la signification profonde n'a pour l'heure aucun sens. Ils recherchent le rythme de la berceuse, le rythme des mots. La volonté n'existe plus. Ils miment l'abandon absolu d'un nouveau-né à la tombée de la nuit.

Khalil les regarde, hésite, veut asseoir son pouvoir, craint de se perdre. Khalil se souvient un instant de son regard, il n'y a pas si longtemps, de l'éclat qui animait ses yeux. Le jeune homme est à peine pubère. Il râle. Il rêve d'une barbe qu'il voudrait naissante et qui n'existe que dans son imagination. Il ne peut accepter de se laisser influencer par une nostalgie qu'il ignore. Il a l'âge de la violence et de la rébellion, l'âge des premières émotions amoureuses. Ces gamins pleurnichards lui apparaissent parfois peu dignes de son intérêt.

— Vous n'êtes que des moutons, s'exclame Khalil, mêlant rage et colère contenue. Ahmed, je t'attendrai tout à l'heure. N'oublie pas : « passage El Quasar ». Ne sois pas en retard. Et tiens la main de Myriam dans la tienne.

L'adolescent ne laissant à personne ni le temps, ni l'opportunité de lui répondre, s'éloigne vers la rue devant lui d'un pas qu'il voudrait assuré, contournant les vendeurs ambulants et les touristes égarés.

Les enfants savourent l'instant qui leur est accordé. Silencieux, apaisés, ils s'assoient les uns après les autres, les uns contre les autres. Ils se bousculent maladroitement, tombent, se rattrapent et dégagent un léger nuage de poussière. Leurs yeux brillent d'un éclat où se mêlent l'excitation et la fatigue d'une

journée passée à courir dans les ruelles de la médina. Ils se frottent les mains à la propreté douteuse. Ils relèvent le visage.

Une fontaine de pierre usée par les années laisse échapper la musique ambiguë d'une vibration inconnue. L'eau a creusé la pierre, creusé les sillons et le son créé s'est métamorphosé au cours des siècles. La beauté de la mélodie est inattendue, mystérieuse. Les djinns semblent parler à travers l'eau qui s'écoule.

Les femmes conteuses se délectent de l'art du récit qu'elles ont appris de leurs mères et des mères de leurs mères. Une généalogie si longue qu'elles ne peuvent la nommer. Elles parlent, murmurent, changent de ton puis se taisent. Elles veulent donner libre cours à l'imagination de leur auditoire. Qu'importe le récit, qu'importe le propos, les enfants retiendront un seul message : « *l'annonce des djinns* ».

Khalil s'est éloigné pour ne pas entendre, pour se donner le droit à l'indifférence. Il n'aime pas les bavardages. Il a atteint la grande place. Il se sent indécis, inquiet, dérouté. Un profond malaise l'envahit. Il regrette avoir emprunté le passage de la fontaine, pense revenir sur ses pas. Il chasse de son esprit l'image de Myriam, sa petite sœur. Il se mêle aux hommes, nie l'angoisse insidieuse qui le tenaille.

Un charmeur de serpent affine son art. L'homme est âgé. Les rides ont marqué son visage.